



Le sinthome : de l'Un dans la clinique

Dossia Avdelidi

Le dernier enseignement de Lacan commence, comme le précise Jacques-Alain Miller, avec le « clivage entre la structure et les éléments de hasard préalables, qu'elle enchâsse et qu'elle fait signifier¹ ». Dans cette perspective, la pratique analytique serait « de reconduire la trame destinale du sujet de la structure, aux éléments primordiaux, hors articulation c'est-à-dire hors sens ». Il s'agit notamment d'enlever les couches de significations pour dévoiler le réel en jeu. En l'occasion, l'interprétation ne consiste pas à proposer un autre sens, mais à défaire l'articulation destinale pour viser le hors-sens. Elle est, dès lors, une opération de désarticulation. On a d'un côté l'articulation destinale qu'on vise à défaire et, de l'autre, cet *il y a* : le *sinthome*. La proposition de J.-A. Miller est d'incarner ce sinthome. Il y a, chez chaque *parlêtre*, la singularité du sinthome, mais celle-ci est recouverte : « on met des couches par-dessus pour pouvoir vivre avec les autres² » et, au lieu d'incarner le sinthome, on incarne tout autre chose, on s'attache à incarner ce qui vient principalement du discours de l'Autre.

Le sinthome est conditionné par *lalangue* qui est en-deçà de toute articulation. Dans la clinique du sinthome, on est confronté à un mode de jouir singulier et irréductible, on est devant un statut qui n'est susceptible d'aucune transformation, qui ne changera pas. On est devant l'incurable. En même temps, la singularité du sinthome exprime une vérité universelle : « *Tout le monde est fou, tout le monde fait une élucubration de savoir sur le sinthome*³ ». La pratique de l'analyse dans cette perspective serait, selon J.-A. Miller, de « vise[r] à restituer, dans leur nudité et leur fulguration, les hasards qui nous ont poussés à droite et à gauche ».

De l'Autre à la jouissance

Prendre le point de vue du sinthome, c'est mettre la jouissance au centre de la clinique : la jouissance au-delà de la fiction, la jouissance Une qui n'a pas d'Autre. Dans son cours « L'Un-tout-seul », J.-A. Miller avance que la « jouissance n'est pas articulée à la loi du désir, elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard. Ça s'oppose terme à

1. Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *La Cause freudienne*, n° 71, juin 2009, p. 67, [disponible sur Cairn](#).

2. *Ibid.*, p. 69.

3. *Ibid.*, p. 71.

terme à la loi du désir. La jouissance n'est pas prise dans une dialectique, elle est l'objet d'une fixation⁴ ». La jouissance en tant que telle est a-symbolisable, indicible et a des affinités avec l'infini. Si les mots manquent pour la désigner, c'est également un impossible de la structure : le réel ne parle pas, dit Lacan. Il faut parler pour dire quoi que ce soit. Le symbolique ne dit que des mensonges quand il parle, tandis que l'imaginaire a toujours tort⁵. Impossible donc de saisir la jouissance par le symbolique et l'imaginaire.

Cette jouissance Une ne s'articule donc pas avec le champ de l'Autre. Si Autre il y a dans cette jouissance, ce n'est que le corps. Dès 1967, dans *La Logique du fantasme*, Lacan avait affirmé que l'Autre, c'est le corps⁶. L'Un de la jouissance qui n'a pas d'Autre frappe le corps et crée une marque. Cette marque de jouissance qui a frappé le corps se répète dans le sinthome.

Ainsi, dans le dernier enseignement de Lacan, on assiste à une sorte de renversement : le symbolique n'est plus un ordre, mais un désordre ; et, inversement, le symptôme n'est plus un désordre, mais un ordre. Dans son cours « Le lieu et le lien », J.-A. Miller expose les substitutions qui ont eu lieu du premier au dernier enseignement de Lacan. À la place de l'ordre vient le traumatisme. Le symbolique n'est plus ce qui ordonne, mais ce qui perturbe, ce qui provoque le traumatisme. Corrélativement, Lacan met plus l'accent sur le trait que sur le signifiant, ce qui est à la racine de la substitution de la parole par l'écriture. Le résultat est qu'à la place de l'articulation vient la répétition : « là où il y avait articulation se substitue comme concept fondamental la répétition du trait, la répétition de ce trait unaire commémorant une jouissance⁷ ». Le refoulement est substitué par la défense. La défense étant un mécanisme qui ne se prête pas à l'interprétation, elle indique le rapport subjectif à la pulsion. Finalement, l'ordre symbolique est remplacé par le mode de jouir.

Il s'agit du passage de l'Autre du signifiant, comme facteur déterminant pour le sujet, au corps comme Autre du sujet. En fait, dans son dernier enseignement, Lacan abandonne le *deux* au profit de l'Un.

Yad'lun

C'est avec le Séminaire *...ou pire*, et la jaculation *Yad'lun*, que commence le dernier enseignement de Lacan. Au cours de ce Séminaire, il se demande ce que veut dire l'Un, d'où il surgit, comment et pourquoi il y a l'Un. Dans un premier temps, il rapproche l'Un avec le signifiant et le signifiant-maître ; dans un deuxième temps, il affirme que l'Un a affaire avec autre chose. Il précise qu'il parle là de l'Un comme d'un réel. Pour Lacan, l'Un est au principe de la répétition. Il distingue ainsi l'Un du S₁ de l'Un de la répétition.

4. Miller J.-A., « Progrès en psychanalyse assez lents », *La Cause freudienne*, n°78, juin 2011, p. 205, [disponible sur Cairn](#).

5. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 15 février 1977, inédit.

6. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *La Logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil / Le Champ freudien, 2023, p. 328.

7. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 28 mars 2001, inédit.

L'Un n'a aucun rapport avec l'Être. Quand il s'articule, il en ressort qu'il n'y en a pas deux, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Finalement, ce que Lacan énonce c'est : « Il n'existe que de l'Un.⁸ » Il avance que le signifiant est coupé du signifié, précisant que « le signifiant se distingue en ceci, qu'il n'a aucune signification⁹ ». Ce moment consacre la fin de la détermination et le début de la contingence. Le S₁ est coupé du S₂ : S₁//S₂.

En effet, Lacan évoquera le S₁ tout seul, pris dans la répétition – constitutif du sinthome – et non plus connecté au S₂. Il récuse le deux de la chaîne signifiante au profit de l'Un de la jouissance, de l'Un-tout-seul. J.-A. Miller illustre ce changement, dans le texte en quatrième de couverture du Séminaire ...ou pire, d'une manière fort pertinente : « Lacan enseignait le primat de l'Autre dans l'ordre de la vérité et celui du désir. Il enseigne ici le primat de l'Un dans la dimension du réel. Il récuse le Deux du rapport sexuel comme celui de l'articulation signifiante. Il récuse le grand Autre, pivot de la dialectique du sujet, il lui dénie l'existence, et le renvoie à la fiction. Il dévalorise le désir, et promeut la jouissance.¹⁰ »

Le traumatisme de lalangue

Dans ce contexte, le traumatisme de la langue prend une place prépondérante. Dans « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Lacan considère que lalangue est une obscénité et il assure que lorsqu'un analysant parle de ses parents, ce dont il parle vraiment c'est de lalangue. À mesure que le sujet approche de son noyau traumatique, qu'il évoque quelque chose de proche de ce noyau traumatique, ce dont il s'agit c'est de lalangue. Et c'est exactement à ce point que se situe le traumatisme : à la rencontre du petit sujet avec lalangue. Nous sommes égarés justement à cause de lalangue. C'est un fait de structure valable pour tout être parlant.

C'est dans ce sens que Lacan évoque dans son Séminaire « Les non-dupes errent », le *troumatisme*. Dans le réel, il n'y a rien à découvrir. L'inconscient invente parce que justement dans le réel il y a un trou. Et tout un chacun invente ce qu'il peut pour combler ce trou : « Là où il n'y a pas de rapport sexuel ça fait "*troumatisme*"¹¹ », dit Lacan.

Le fait même que l'on parle laisse des traces, le fait que l'on parle a des conséquences, c'est ça le sinthome : la conséquence du fait que l'homme parle. L'inconscient est aussi une conséquence du fait qu'on parle : le problème est que le langage est un mauvais outil. Le symbolique est insuffisant et inadéquat pour saisir le réel. C'est de ce défaut du symbolique que souffre l'être parlant.

La jouissance du symptôme

Ainsi, dans le dernier enseignement de Lacan, ce qui détermine le parlêtre est la jouissance. Il ne s'agit plus de mettre l'accent sur la primauté du signifiant, mais sur la manière dont le langage émerge et mord le corps du parlêtre. Ce qui détermine le parlêtre se situe plutôt dans une rencontre contingente avec la jouissance. Ainsi, Lacan avance que « ce qui crée la structure est la manière

8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 200.

9. *Ibid.*, p. 225.

10. Miller J.-A., in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, quatrième de couverture.

11. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

dont le langage émerge au départ chez un être humain. C'est, en dernière analyse, ce qui nous permet de parler de structure¹² ». Le symptôme du parlêtre est un événement de corps, une émergence de jouissance. J.-A. Miller nous explique que le sinthome tient au corps du parlêtre : « Le symptôme surgit de la marque que creuse la parole quand elle prend la tournure du dire et qu'elle fait événement dans le corps.¹³ »

Il y a donc un versant du symptôme, le sinthome, qui est détaché de l'inconscient et de l'Autre et qui concerne la jouissance du corps. Le sinthome – « qui est ce qu'il y a de [plus] singulier chez chaque individu¹⁴ » – n'est pas une formation de l'inconscient.

Une fois que le sujet en a fini avec l'Autre, il se retrouve avec ce que Freud appelait les restes symptomatiques. Ce qui se présentait à Freud comme un reste n'est en fait que ce que J.-A. Miller appelle le « choc initial [...] qui est aux origines même du sujet [:] c'est en quelque sorte l'événement originaire et en même temps permanent, c'est-à-dire qu'il se réitère sans cesse¹⁵ ». Ces restes ne sont que l'Un de la jouissance. Il s'agit de la jouissance comme événement de corps, qui constitue la véritable cause de la réalité psychique. Il s'agit de la rencontre contingente avec la jouissance, rencontre qui est toujours traumatique et qui implique le corps.

« La jouissance du symptôme témoigne qu'il y a eu un événement [...] de corps après lequel la jouissance naturelle entre guillemets [...] s'est trouvée troublée et déviée¹⁶ ». Cette jouissance pas naturelle, mais unique, marque un écart par rapport à une supposée normalité, par rapport aux représentations traditionnelles de la sexualité, du couple et de la famille. Dans ces conditions, aucun protocole préalable n'est à appliquer, aucune solution n'est valable pour tous. Chacun est appelé à inventer sa propre réponse et l'analyste, en recevant chaque sujet dans son unicité, n'a pas une réponse préalable ; il doit, lui aussi, inventer.

Dans notre pratique, nous sommes confrontés à la pure réitération de l'Un de jouissance dans le réel, au-delà de la sémantique des symptômes. « Notre expérience, dit J.-A. Miller, met désormais l'analysant aux prises avec ce qui de sa jouissance ne fait pas sens, avec ce qui reste au-delà de la chute de l'objet petit *a*, soit l'Un de jouissance.¹⁷ » C'est le retour du même événement.

Il s'agirait donc de viser la fixité de la jouissance. En ce sens, l'interprétation analytique viserait « à réduire le symptôme à sa formule initiale, c'est-à-dire à la rencontre matérielle d'un signifiant et du corps, au choc pur du langage sur le corps¹⁸ ». Le réel du sinthome qu'il s'agit d'atteindre est « la pure percussion du corps par le signifiant¹⁹ ». J.-A. Miller nous explique que retrouver la percussion initiale implique un usage logique capable de tarir le sens.

12. Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1976, p. 13.

13. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 111, [disponible sur Cairn](#).

14. Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 168.

15. Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011, p. 58.

16. *Ibid.*, p. 56.

17. Miller J.-A., « Un corps qui se jouit ou *Yad'lun* », *Quarto*, n° 127, avril 2021, p. 13.

18. Miller J.-A., « Lire un symptôme », *op. cit.*, p. 58.

19. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 25 mai 2011, inédit.

Quand on est confronté à la racine du symptôme, il n'y plus rien à interpréter ni à analyser. La seule chose que l'on puisse faire est consentir, faire avec cette jouissance qui ne se réduit plus. Il s'agit de s'accommoder avec ce reste hors sens. C'est dans ce sens que Lacan disait, en 1976, que la fin de l'analyse c'est *savoir y faire* avec son symptôme²⁰. En fait, ce dont il s'agit à la fin de l'analyse, c'est de cerner un certain nombre de points qui sont impossibles pour le sujet²¹. C'est, me semble-t-il, ce que disait Lacan dans « Le moment de conclure » : « La fin de l'analyse, on peut la définir. La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit qu'on voie ce dont on est captif²² ».

Le symptôme comme objet fractal

J.-A. Miller, dans son texte « Lire un symptôme », se réfère à l'addiction comme racine du symptôme. Je le cite :

L'addiction, c'est la racine du symptôme qui est fait de la répétition inextinguible du même Un. C'est le même, c'est-à-dire que précisément, cela ne s'additionne pas. On n'a jamais le "j'ai bu trois verres, donc c'est assez", on boit toujours le même verre une fois de plus. C'est ça la racine même du symptôme. C'est en ce sens que Lacan a pu dire qu'un symptôme c'est un *et cætera*. C'est-à-dire le retour du même événement.²³

Par la suite, il compare le retour du même événement à l'objet fractal :

On peut faire beaucoup de choses avec la répétition du même. Précisément, on peut dire que le symptôme est en ce sens comme un objet fractal, parce que l'objet fractal montre que la répétition du même par les applications successives vous donne les formes les plus extravagantes, on a même pu dire "les plus complexes", que le discours mathématique peut offrir.

L'objet fractal est un objet géométrique « infiniment morcelé », dont des détails sont observables à une échelle arbitrairement choisie. En agrandissant une partie de la figure, il est possible de retrouver toute la figure ; on dit alors qu'elle est « autosimilaire ». Nous pourrions définir cet objet fractal comme ceci : c'est un objet dont chaque élément est aussi un objet fractal (donc similaire). En fait, quand J.-A. Miller dit que le symptôme est un objet fractal, il me semble qu'il essaie d'aborder le Yad'lun de Lacan. On pourrait lire dans l'objet fractal la dimension de l'Un.

J.-A. Miller en se référant au symptôme comme un *et cætera* précise ceci : « C'est une façon d'exprimer, à partir des signes de ponctuation, que la parole demandée par l'analyste [...] dépend d'une écriture, et s'articule à la permanence d'un symptôme qui itère. [Une] itération, c'est une

20. Cf. Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, *Ornicar ?*, n° 12-13, décembre 1977, p. 7.

21. Cf. Miller J.-A., « La jouissance féminine n'est-elle pas la jouissance comme telle ? », *Quarto*, n° 122, juillet 2019, p. 15.

22. Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 10 janvier 1978, inédit.

23. Miller J.-A., « Lire un symptôme », *op. cit.*, p. 58.

action qui répète un processus [et] est référable à [...] un *semel* factif – *semel* veut dire *une fois* en latin, un évènement unique qui a valeur de traumatisme²⁴ ». L'itération est ce qui reste après la fiction. Une fois la fiction défaite, ce qui reste est l'itération d'un évènement de jouissance qui a valeur de traumatisme. C'est ça la fixation. Au-delà de la fiction, alors, est dévoilé l'Un de la jouissance.

De même, le symptôme, une fois réduit à son os, est hors dialectique et répercute le « une seule fois ». J.-A. Miller nous explique que dans sa forme la plus pure, le symptôme est « autosimilaire, c'est-à-dire que l'on s'aperçoit que la totalité est semblable à l'une des parties, ce en quoi il est fractal ».

Ce que l'on rencontre alors à la fin, comme reste, c'est le symptôme comme autosimilaire ; il permet « d'apercevoir en quoi tout ce qu'on a parcouru répercutait cette même structure ». La racine du symptôme dévoile ce que chacun a de fractal, l'élément autosimilaire qui, dénudé, est ce que le parlêtre a de plus singulier. Il s'agirait alors, à la fin d'une analyse, d'assumer, au-delà du fantasme, le « non-sens de cet Un qui, dans le symptôme, itère sans rimes ni raison », comme l'exprime J.-A. Miller.

Le sinthome comme boussole

Analyser le parlêtre n'est pas la même chose qu'analyser l'inconscient, l'inconscient structuré comme un langage : « Analyser le parlêtre, dit J.-A. Miller, demande de jouer une partie entre délire, débilité et duperie. C'est diriger un délire de manière à ce que sa débilité [qui est la duperie du possible] cède à la duperie du réel.²⁵ »

Être dupe d'un réel consiste à « monter un discours où les semblants coïncent un réel, un réel auquel croire sans y adhérer, un réel qui n'a pas de sens, indifférent au sens, et qui ne peut être autre que ce qu'il est²⁶ », précise-t-il. Toute la difficulté avec les sujets modernes réside sur ce point. Dans l'époque où les semblants ont vacillé, il est difficile d'en faire usage. La question qui se pose alors est : comment s'orienter avec des sujets qui ne croient pas aux semblants et adhèrent au réel qui, sans la délimitation par le symbolique, devient de plus en plus envahissant.

Là où la fiction s'avère inopérante, il me semble que la seule boussole qui nous reste est le sinthome. Ce que je vous propose est de prendre le sinthome comme boussole. À défaut du fantasme, utiliser le sinthome.

À l'époque de l'itération généralisée sans Autre, s'agit-il vraiment de créer une fiction pour contenir la jouissance ? « L'ordre symbolique est maintenant reconnu comme un système de semblants qui ne commande pas au réel, mais lui est subordonné²⁷ », fait remarquer J.-A. Miller.

Le déplacement de la vérité de l'inconscient à la jouissance du parlêtre marque le changement de notre pratique : « Tout ce que l'analyse peut faire, selon l'indication de J.-A. Miller, c'est s'accorder à la pulsation du corps parlant pour s'insinuer dans le symptôme²⁸ ». À l'heure du rejet

24. Miller J.-A., « L'outrepasse ou la passe dépassée », *Quarto*, n° 124, mars 2020, p. 12.

25. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 114.

26. *Ibid.*, p. 113.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*, p. 114.

de l'inconscient, où l'Autre manque, s'insinuer dans le symptôme, l'incarner et inventer un savoir y faire toujours singulier, serait une boussole pour une praxis analytique qui ne cesse de se questionner sur les changements de la subjectivité de son époque.

Dans notre pratique, il s'agit d'un traitement de la jouissance par le sinthome et non par le symbolique. Il s'agit en fait de manipuler le sinthome pour pouvoir traiter le réel. Dans cette perspective, ce qui constituerait un point de capiton pour un parlêtre serait son sinthome, le sinthome comme une façon de se débrouiller avec le réel.

Section clinique de Nice – 25 juin 2022